



UN RIEN AU-DESSUS DES PÂQUERETTES

• MICKAËL FEUGRAY •

— Et vous, d'un point de vue arithmétique, vous vous sentez combien dans votre corps ?

Voilà bien le type de réflexions auxquelles l'on doit s'attendre lorsque l'on rencontre Nguyễn Bách Thảo au détour d'un hasard. Si le hasard fait bien les choses en temps normal, il arrive parfois qu'on se demande ce qu'il fait de ses dix doigts pour pondre de tels gus. C'est que notre énergomène nivellement tout selon une échelle de valeurs bien à lui. Ses pensées tombent à brûle-pourpoint, les réparties cisèlent tout un chacun, et nulle place pour la réfutation, c'est à vous donner le tournis. D'autant que ce dialecticien parle autant aux inconnus qu'aux poubelles, aux arbres et aux galets. Et lorsqu'un bicycle ne lui répond pas, Nguyễn a bien conscience que sa prise de position a fait mouche.

Prenez un exemple, un cas d'école étirable à souhait. Vous promenant le long du port du Havre, vous le verrez facilement interpellé Jacques Baratier, pêcheur émérite et vieux look de mer, au sortir de son bateau pour lui signifier – en toute objectivité – que son embarcation est belle, enivrante, mais – et c'est là où tout se corse – qu'il faut voir les choses en face, elle ne lui servirait en rien sur la Lune.

Rien de désobligeant là-dedans, la phrase lâchée sans clinquant ne cherche pas l'effet, c'est une analyse des plus communes pour cet esprit vif. Ne le relancez pas dans l'espoir de le contredire, au moment même où les paroles quittent sa bouche, dès lors que les petites lettres ailées délaissent ses lèvres pour une oreille environnante, Nguyễn Bách Thảo a déjà étudié le sujet : Jacques Baratier aurait beau ramer, sortir la voile, user d'un moteur, il y a fort à parier que le marin n'irait pas bien loin, quand bien même l'influence gravitationnelle du Soleil n'y serait pour rien. Vous pouvez toujours souquer, arrimer, vous ne ferez pas dix mètres. Et alors, allez attraper du poisson en bord de mer, vous, avec la pollution et le peu de prises ! Que de la blanchaille, des alevins, de la friture, on vous le signe ! Non, il faut fondre dans les entrailles d'un océan, s'échiner contre les vagues pour ferrer de la bestiole en masse. Notre spécialiste insiste, bétonne ses propos, non, vraiment, sur la Lune, votre bateau ne sert à rien ! Pourquoi s'obstiner à avoir un bateau dans ces conditions ? La Lune ne fait pas de vagues, c'est bien là son problème. Et l'on ne peut dire que Nguyễn ait tout à fait tort.

— Même sur la mer de la Tranquillité, vous auriez de sérieuses difficultés à naviguer, se permet-il d'ajouter s'il voit son interlocuteur circonspect sous sa casquette, c'est que l'on assisterait bien à une joute si l'autre daignait s'y mettre un peu.

Il est difficile de dédire une telle sortie, ou désapprouver son auteur, tant à ce moment de sa vie, Nguyễn est investi par cette opinion et nous la fait sentir. Il visualise tangiblement le matelot à la casquette dans la vaste plaine de basalte, hésitant entre fretin et leurre, jetant sa ligne à l'envi sur la roche volcanique, réservant ses larves et ses hameçons crantés pour plus tard – qui sait ? – s'il atteint un jour la mer de la Fécondité.

Nous avons tous déjà croisé un Nguyễn Bách Thảo quelque part, ça interpelle, ça capte l'attention, ça détonne, on s'y arrête et voilà que l'on observe en nombre sa verve, le regard assiégé de

rêveries, admiratifs d'autant d'implication dans le lâcher prise. On le laisse ainsi déblatérer – seul, la plupart du temps – dans son monde, l'imaginaire en vogue. On apostrophe le quidam, on ameute des passants, on claironne dans les allées, parce qu'un poète s'exerce et que la foule en reste friande. Pssiiit ! Venez voir ! Écoutez ! On devise dans son dos, on met les autres au courant des chimères de l'homme, de ses divagations, de sa parlotte sucrée, de cet attentat face aux réalités courantes, pensez, les Don Quichotte ne courent pas les rues, on prend un moment au nom des moulins à vent de notre enfance. Puis on le quitte. Comme toujours. Parce que la vie reprend son cours. Et Nguyễn reste, un peu chagriné pour Jacques Baratier, de le sentir si pauvre d'esprit et démuné devant son réel.

— Maintenant, si vous le désirez, propose-t-il bienveillant, je peux toujours essayer pour vous. Laissez-moi la barre et je promets de tout faire pour vous décrocher la Terre.

On ne va pas se le cacher, Nguyễn est un peu sur la Lune, mais c'est un brave garçon. Vous pouvez être sûr que, même au plus fort des rochers, il paiera. De l'huile de coude à la burette de courage, il ira au charbon, la Lune n'a qu'à bien se tenir, Nguyễn va la secouer pour le monsieur en marinière. Il est capable d'en modifier la rotation vous savez, voire l'orbite ! Ce n'est pas un petit satellite qui va l'effrayer.

— C'est donc ça que tu manigançais l'asticot ! T'en avais après mon rafiote ! Es-tu sérieux, mon bonhomme ? Une goélette à un simplet, je ne te confierais même pas une barque ! Vu ta dégaine, j'parierais que même avec une bouée, tu te noierais dans un verre d'eau. Tu peux toujours te broser mon p'tit père, il n'est pas né celui qui...

Mais Nguyễn n'écoute pas le flot de véhémence. Il ne goûte pas la véhémence à son encontre, ni celle à l'encontre des autres, d'ailleurs, il préfère de loin les glaces à l'italienne. Il n'aime pas qu'on le gronde. Ça lui rappelle le tonnerre. Il n'écoute jamais le

tonnerre. Non seulement ça lui rappelle le tonnerre, mais le centre de handicap pour adultes. Et le centre de handicap pour adolescents. Et le centre de handicap pour enfants. Et la nourrice. Et ses parents. Et la sage-femme. Ça lui rappelle tous ces gens qui savent mieux que lui que ce qu'il n'aime pas est bon pour lui. Il le dit ainsi, Nguyễn.

Alors il rentre. Pas au centre de handicap pour enfants. Non. Il y a longtemps qu'il n'y traîne plus. Ni au centre de handicap pour adolescents. Non, vous pensez, c'est un grand maintenant ! Il rentre au Centre. Juste le Centre. Simplement, le Centre. Celui qui va accueillir le restant de ses jours philosophiques. Parce qu'il doit aller faire des courses avec Nicole, notre théoricien de l'ordinaire. Il ne s'agirait pas d'arriver en retard, Nicole lui fait réviser son permis de conduire, parce que le but de la vie de Nguyễn, c'est de conduire. Il sait qu'il est né pour ça. Des voitures de sport, des voitures de pas sport, des bateaux, tout ce qui se conduit. Des fois, il a même le droit de passer les vitesses de la main gauche, s'il n'a pas humecté ses draps la nuit. Bon, ça n'est qu'un van en mauvais état appartenant à la collectivité, mais ça suffit à ce qu'il se fasse la main, Alain Prost a commencé comme ça, vous savez, parole de connaisseur, Nguyễn lit tout sur le sujet.

Ainsi, il prend les transports en commun – le bougre de penseur – pour rallier dans l'heure le Centre sur Bolbec et Nicole sur les nerfs. Il se dépêche, le bonheur est au bout de la route, il ne s'agirait pas de le manquer pour de petites considérations d'horlogerie. Nguyễn n'est pas du genre à perdre une occasion de se taire, ni de conduire un bolide rouillé, alors il grimpe dans le car qui se présente à lui, avec politesse il va sans dire.

— Et vous, d'un point de vue arithmétique, vous vous sentez combien dans votre corps ?

L'incise s'adresse au conducteur, Virgile, qui repère chez Nguyễn sa carte spécifique d'homme spécifique.

— Combien je suis dans mon corps ? Certainement pas assez

nombreux pour me tirer d'ici !

— Vous avez vérifié les niveaux ? Prost vérifie toujours les niveaux. Il faut vérifier les niveaux avant de partir. Personne ne vérifie les niveaux, pourtant, l'on doit vérifier les niveaux ! Niveau d'huile, niveau d'eau, niveau de liquide de refroidissement, niveau d'essence et même le niveau de produit à glace. Il faut vérifier les niveaux. C'est essentiel les niveaux !

Parfois, Virgile accepte volontiers sa condition d'homme non spécifique, surtout quand un homme spécifique l'assomme de palabres. En humanoïde banal, il ment un tantinet pour calmer le jeu, n'ayant pas franchement vérifié le moindre niveau sur sa bécane depuis cinq mois, ou cinq ans, il ne sait plus trop, et Nguyễn s'assoit adouci en maugréant des choses sur les niveaux durant tout le voyage. Toujours est-il que Nguyễn Bách Thảo quitte Virgile en lui confiant que le poireau surpasse de loin l'être humain, pour preuve, un vieux poireau sentira toujours bon, tandis qu'un vieil homme, même déposé dans le bac à légumes, garde des relents de déjà vu...

— Oh... Ça reste à prouver ! répond le conducteur, diverti.

Au Centre, Nicole attend. Les bras croisés. Le pied tapotant. Les soupirs de sortie. Nguyễn Bách Thảo a toujours pensé que le plus délicat à gérer au Centre sont les caprices du personnel soignant, tantôt proche, tantôt distant, jamais à sa place, contrairement aux résidents qu'il aborde facilement dans leurs excès. Alors certes Monique défèque partout et Gilou gifle à tour de bras, mais ils sont prévisibles, constants dans leur logique propre, lisibles et conviviaux. Oui, conviviaux ! La gifle n'est ici qu'une caresse rapide, l'attrait du toucher mêlé à la pudeur. Quand aux offrandes de Monique, qui n'y verrait autre chose que le symbole discret du don ? Entre nous, un étron peut-il être autre chose qu'un cadeau ? L'on peut tout aussi bien anticiper l'affection de Gilou en se baissant et recouvrir d'un sac plastique le dessus-de-lit lorsque Monique nous visite. Tout ceci fait partie du quotidien, simple à gérer.

Le personnel est plus sournois, impalpable, hésitant entre deux mondes. Nguyễn a, très jeune, appris à composer avec ce côté lunatique. Ces sourcils froncés, ces grondements incontrôlés, ça sent le malaise, le vertige comportemental. Ces gens se cherchent encore, ils n'osent pas évacuer partout, ni châtier le premier venu, ça leur ferait pourtant le plus grand bien, tout est dans le relâchement et la cohérence de ce que l'on est. Nguyễn verrait d'un bon œil d'enseigner au personnel comment se comporter, comment aborder ses camarades, mais il a eu beau porter le projet en haut lieu, personne n'a donné suite à ses bonnes intentions, sous prétexte qu'il n'a pas le crédit pour appuyer ses thèses. Si quelqu'un y pensait un peu, notre homme semble pourtant bien placé pour parler de psychotiques.

— C'est à c't'heure là que tu te pointes, toi ? Trois plombes que j't'attends ! T'as le chic pour ralentir ton monde, égoïste ! Et les courses ? T'y penses un peu aux courses ?

— Pardon Nicole. Le car a eu du retard, le conducteur n'a pas daigné me confier le volant. J'avais beau lui dire que la jolie Nicole m'attendait pour aller acheter des chips, le gars a bien compris que les chips ne sont qu'une manière déguisée de vous faire avaler de la patate. Les gens n'aiment pas trop les légumes par les temps qui courent, peut-être que si ils couraient plus – les gens – et qu'en contrepartie ils couraient moins – les temps – tout le monde vivrait l'instant présent et les légumes ne seraient plus la dernière roue du carrosse de la cuisine...

— Tais-toi, mais tais-toi donc... Comment fais-tu pour ne pas te fatiguer ? Quel moulin à paroles tu fais ! Ah là là !... les tartines de blabla... mais dis-moi, c'est vrai que tu me trouves jolie ?

C'est tout l'art de Nguyễn que de faire avaler des couleuvres sans empoignade. Et les deux bavards rejoignent le van où Monique et Gilou attendent patiemment, couchés et camisoles de sortie, avant d'investir dans la pomme frite et autres mets circonstanciés.

UN RIEN AU-DESSUS DES PÂQUERETTES

— As-tu vérifié les niveaux du van, Nicole ? Prost vérifie toujours les niveaux. Il faut vérifier les niveaux avant de partir. Personne ne vérifie les niveaux, pourtant, on doit vérifier les niveaux. Niveau d’huile, niveau d’eau, niveau de liquide de refroidissement, niveau d’essence...

— Non, Nguyễn, pas maintenant, me saoule pas ! On a déjà vérifié les niveaux la semaine dernière, et la semaine d’avant, et il y a trois semaines, et toutes les semaines depuis que tu es ici ! Là, tu te radines en retard alors que tu savais pertinemment qu’on avait les courses à faire pour ce soir, tu assumes et tu te tais ! Tant pis pour toi. On rattrape le retard de Monsieur Nguyễn Bách Thảo en ne vérifiant rien, ni essence, ni huile et puis c’est tout ! Ça te fera les pieds, la prochaine fois, tu te pointeras à l’heure !

— Mais Nicole, c’est de l’inconscience pure et dure, Alain Prost n’a jamais pris la moindre *pole position* sans réglages préalables. Ça ne rime à rien, c’est comme manger les pissenlits par la racine alors qu’on n’est ni une taupe ni un lapin ! Ou comme ces ours polaires qui crèvent de faim alors qu’ils ont des carottes glacières à disposition ! Ou comme...

Pas évident de calmer un esprit chagrin. Encore moins lorsqu’il s’agit de Sir Nguyễn Bách Thảo premier du nom. Ses doléances occupent facilement tout un trajet automobile, envahissent, colonisent, faut pas croire à la raréfaction de sa salive, ni s’attendre à une entorse de la langue ou une élongation de la glotte, l’hurluberlu a des réserves inexplorées. En bon narrateur, il vous crée un climat, n’hésite pas à asséner ses fugacités d’esprit quitte à froisser chemise et sensibilité. On pourrait penser qu’il faut pour cela une robustesse de corps, des ressources de sumotori, mais détrompez-vous, sa musculature fluette étonne, à se demander comment tiennent seuls ces bambous sans racine, ses os sont fins et ses tissus secs. C’est simple, Nguyễn fait dans l’usure, en marathonien de la parlotte. Il veut coincer Nicole, corroder ses défenses, entamer son calme, depuis le départ du van jusqu’au rayon des chips, des fécu-

lents, des légumes, des primeurs, du fournil, des caisses et plus encore...

Au sortir du magasin, l'horizon armé de nuages déverse ses sanglots. Le ciel est contrarié, comme Nicole. Et Nguyễn. Et les ours polaires. Tout pleut.

— Sincèrement Nicole, je ne veux pas revenir sur la question, c'est déjà presque oublié, mais il faut vérifier les niveaux avant de partir. On a fait les courses, on n'est plus pressés par le sablier maintenant, le magasin peut fermer, on a les patates déguisées en biscuits apéritifs. Comprends-moi, Monsieur Prost dit bien que c'est essentiel les niveaux, ça ne prendra qu'un instant...

— Écoute Nguyễn, je n'en peux plus là... sois gentil, tu veux ? Il pleut. Tu veux aller te mouiller la couenne pour rien, vas-y, mais moi je reste ici. Tu sais, parfois, j'ai envie de rendre mon tablier, quitter le Centre et me trouver un job mieux rémunéré. Je suis payée au lance-pierre pour ce boulot, n'en rajoute pas, pas aujourd'hui s'il te plaît. C'est mon anniversaire. Fais-moi un cadeau, mets-la un peu en veilleuse.

Aïe ! Certaines phrases piquent au vif. Celle-ci fait mouche. A-t-on déjà vu Nguyễn Bách Thảo si intérieur, les yeux ainsi exorbités ? De façon générale, Nguyễn s'attend à bien des choses, mais visiblement, il ne s'attend pas à tout. Lorsque l'on nous menace d'un manque, l'on mesure subitement le poids de nos perceptions. À l'idée de perdre Nicole, Nguyễn jauge le niveau d'affection qu'il lui porte, évalue le degré d'attachement, toute l'estime et la considération qu'il a pour elle, des choses dont il ne s'était jamais douté, comme une révélation, un aveu sur le fil : finalement, il l'aime bien cette ronchon professionnelle ! Il ne veut pas qu'elle parte du Centre !

— Eh ! Bon anniversaire Nicole !

— Ouhais, bon anniv', Nic' !

Nguyễn ne rebondit pas sur Monique et Gilou, pas de surenchère pour une fois, trop aspiré par ses réflexions. Peut-on être aveugle à

ce point ? Nguyễn ne se reconnaît pas, lui, l'analyste si fin, le décrypteur du monde contemporain, il éprouve un vide qui n'existe pas encore, autour d'une personne qu'il ne pensait pas priser. C'est à se rendre fou !

A-t-on toujours conscience de ce moment où tout bascule ? Que se passe-t-il en lui ? Nguyễn n'entend plus rien, ne se rend plus compte de rien, ni des trombes d'eau qui s'abattent sur le pare-brise, ni des piteux essuie-glaces qui suffoquent en vain. Il n'écoute jamais le tonnerre de toute façon. Oh, s'il n'avait vécu cette vexation de plein fouet, il aurait pu se targuer de l'état crasseux de la vitre, du niveau inexistant du lave-glace qu'on ne vérifie jamais – Prost a toujours raison –, il pourrait se mettre en avant, en faire des caisses, mais Nguyễn vogue dans ses pensées, entre présent et passé, inconscient de l'inconscience de Nicole qui fonce à tombeaux ouverts sur la nationale tortueuse, sans la moindre visibilité. Hommes et temps sont enfin réconciliés avec les légumes, puisque la météo forme une véritable purée de pois sur la route. Le ciel est décidément fâché avec la Terre et compte bien le lui faire comprendre à force d'éclairs et de bourrasques. Nicole – quant à elle – est décidément fâchée avec les responsabilités, et fonce droit sur les lumières du seul autocar sur cette ligne, qu'un certain conducteur emprunte une dernière fois.

Que dire de l'impact, de la violence du choc ? Rien sinon que Nguyễn aurait volontiers effectué la manœuvre, si on lui avait laissé passer le permis et vérifier certains niveaux vitaux... D'étranges poètes n'ont pas accès au réel.

De la petite troupe de bras cassés, nous ne ferons plus étalage, les événements l'ont assez fait. De Nguyễn nous ne dirons plus rien, sinon qu'il demanda juste aux pompiers et secouristes :

— Et vous, d'un point de vue arithmétique, vous vous sentez combien dans votre corps ? Parce que moi, en ce moment même et contre toute attente, j'ai la farouche impression d'être au moins trois ou quatre...

LA DATCHA DU GARDIEN

• RÉGINE BERNOT •

Pas tout à fait six heures place de l'Homme de Fer, j'entends déjà le camion des éboueurs et leur ballet fracassant. Je m'extirpe non sans mal de mon sac de couchage. En guise de matelas, un carton qui m'isole un peu du bitume froid. Autour de moi, des masses informes dans des duvets crasseux, des chiens affalés contre leur maître, des bouteilles vides et des papiers gras, signes d'un bivouac éphémère pour quelques heures de sommeil.

Arrache-toi, mon gars, si tu ne veux pas être délogé par la police municipale. Et puis t'es pas de leur bande, t'as juste dormi à leur côté pour éviter de te faire voler le peu que tu possèdes.

Mes affaires fourrées dans mon sac à dos, je quitte la place tout en faisant tinter la monnaie au fond de ma poche, ce que j'ai récolté hier en mendiant sur les marches de l'église Saint-Pierre-le-Vieux. Juste de quoi me payer un café et un donut au *McDo* de la place de la Gare. En prime, j'aurai le droit d'utiliser les toilettes.

Sur le chemin, j'alpague les travailleurs matinaux. La plupart se dépêche, la mine renfrognée. Parfois j'ai droit à une clope ou, plus rare, à quelques pièces. Pour survivre, j'ai appris à marcher et à faire la manche, tête baissée.

NIVEAU(X)

Faire la manche, on te l'a pas enseigné à l'école. Au début, t'étais honteux, tu ne savais pas si tu devais tendre la main ou bien te contenter d'une pancarte à côté de ta timbale posée à même l'asphalte.

À force d'expérience, je sais qui va me filer une petite pièce et qui va m'éviter. J'accoste une femme entre deux âges lorsqu'on m'apostrophe de l'autre trottoir. « Hé Miche ! » Je reconnais la silhouette titubante du Polak, le seul SDF que j'évite comme la peste, c'est pas de veine ! Je lui tourne le dos et enfile vite fait la rue Déserte. Porte bien son nom, celle-là.

Pas envie de te traîner un compagnon de misère qui peut être violent, parfois. Surtout qu'il t'a appelé Miche, t'as horreur de ce surnom, Miche ! Dans la rue, tu ne possèdes plus rien, même pas ton nom.

Dans une autre vie, je me suis appelé Michel Loiseau. J'avais un boulot, une bagnole, un appart. Normal, quoi !

Je frissonne. J'ai mal dormi et mon dos est douloureux. Ce soir, faut que je trouve une crèche pour pioncer. Marre de la rue, même si le printemps pointe le bout du museau, les nuits sont encore froides. Le mois dernier, j'ai pu bénéficier d'un lit à l'hébergement d'urgence *Les remparts*. Mais je n'aime pas m'y attarder, trop de vols, de mecs bizarres.

Toi, t'es un solitaire, tu préfères discuter avec toi-même plutôt qu'avec eux. Tu veux pas tomber dans la déchéance comme eux, t'as encore ta dignité. Tu vas t'en sortir, pas vrai ? Mais si tu vas t'en sortir, tu dois y croire !

Contrairement à l'avis de beaucoup, le sans-abri n'est pas responsable de ce qui lui arrive. Comment peut-on se figurer que vivre dans la rue est un choix ? Pas le mien, en tout cas.

LA DATCHA DU GARDIEN

L'employé du *McDo* m'a servi sans me regarder. Qu'est-ce qu'elle a ma gueule, hein ? Je préfère me taire, j'ai une sale mine, je le sais et je sens pas la rose. Plutôt le chien mouillé. Mais je n'ai pas une tronche d'ivrogne, je picole juste un peu pour soigner ma déprime, je veux pas finir comme ces pochtrons qui gueulent après les passants et se font ramasser par la flicaille.

La chaleur du kawa qui descend jusque dans l'estomac, l'odeur douceâtre du savon sur mes mains, et je me sens requinqué. Il y a quand même des petits bonheurs pour des types comme moi. Même si, dans l'édifice social, je suis en dessous du zéro.

À ce niveau-là, mon gars, tu ne peux que remonter. Suffit d'avoir du cran, parce que ce sera à la force du poignet. Mais t'en as, du cran, non ?

À l'accueil de jour, rue Kiener, j'ai pu prendre une douche, laver et peigner cheveux et barbe, je ne veux pas ressembler à l'homme des bois. Aujourd'hui, ils ne servent pas de repas, j'ai quand même eu droit à un colis de nourriture.

J'ai pris le tram, ligne B, sans ticket comme d'habitude. Direction Schiltigheim. Quitter le centre ville et suivre mon idée.

Ici, dans la cité des brasseurs, tout est plus tranquille qu'à Strasbourg. J'ai traîné au parc des oiseaux, profitant d'un pâle soleil.

Les rares passants ne te dévisagent pas, ils te croisent dans l'indifférence. T'es soulagé, hein ? Parce que t'aimes pas leurs regards de pitié malgré tous tes efforts pour avoir l'air civilisé. La propreté sur soi, c'est la première des politesses, c'est ton credo que tu répètes à ceux qui se complaisent dans leur crasse.

Rencogné contre un mur face au bâtiment de *Procyon SA*, je les regarde passer dans leurs voitures bien propres. Ils ne me voient pas, tous pressés, c'est l'heure de la sortie.

Rien n'a changé depuis mon départ de l'entreprise, il y a cinq ans. Je peux même imaginer Jessica au second étage, troisième fenêtre en partant de la droite, et mon cœur s'affole un peu. La grande porte vitrée, de l'autre côté du trottoir, est comme une invite à pénétrer dans le hall d'accueil. Peut-être que je croiserai Jessica, elle m'adressera un grand sourire comme si je n'étais jamais parti.

Quel abruti ! T'espères quoi, hein ? Que Procyon SA, société spécialisée en instrumentation de contrôle de process te réembauche ? T'as pas oublié que tu t'es fait virer à cause de tes conneries ! Et la belle Jessica, tu te souviens quand même qu'elle est allée se plaindre parce que tu lui avais roulé un palot dans le sous-sol du parking. D'accord, tu avais bu, pauvre tache ! Pas une raison pour tout casser. Et la pagaille que t'as foutue ! Après ça, t'as continué ta descente aux enfers, jusqu'à la tôle. Expert en embrouilles, voilà ce que tu étais mon gars.

Je contemple mon passé, juste de l'autre côté de la rue. Pas facile, je le savais, pourtant je suis quand même là. On dit bien que le meurtrier revient toujours sur le lieu de son crime. Ici pourtant, je n'ai tué que mes illusions de bonheur.

Le ballet des voitures a cessé, j'en profite. Courbé en deux, je me faufile le long de la rampe d'accès au parking souterrain. Dans sa cage vitrée, le gardien, occupé au téléphone, n'a rien vu. Le cœur battant, je me dissimule dans l'obscurité d'un pilier. Rien ne bouge.

Colle-toi au mur et gare ton sac, mec ! Les cameras de surveillance, elles vont te repérer, ces saletés ! Pas rester là, c'est l'étage de la direction. Que des berlines sombres de marque allemande, le genre qui faisait bicher Jessica. Toi, t'avais une tire à trois portes et deux chevrons, pas de quoi la ramener. Et puis tu

portais un bleu. Le costard-cravate, c'était pas ton rayon. Allez ! N'y pense plus, ça t'fait du mal, mon gars.

J'ai pu atteindre le niveau moins trois, le dernier. Il est vide. Veille de week-end, personne ne s'attarde. J'ai bien calculé.

Je renifle l'odeur, relents d'essence et de moisi, toujours la même. J'installe mes affaires dans un coin éloigné de la curiosité des robots cyclopes, j'ai des provisions pour deux jours et je vais dormir comme un prince.

Je suis sorti par l'issue de secours dont j'ai coincé la porte pour rentrer sans être vu. J'ai pu m'en griller une tranquillement sur le trottoir, la cigarette, c'est impossible à l'intérieur à cause des détecteurs de fumée. J'aperçois de nouveau le gardien du parking qui bâille devant ses écrans de surveillance.

Séjour de rêve ! J'ai dormi comme un loir, je suis sorti me promener dans les rues tranquilles de la cité et j'ai flâné dans les allées de la roseraie.

T'as quand même le regard fouineur des caméras sur toi, mais tu sais les contourner. Tu connais bien les lieux, t'as rien oublié de l'époque où tu bossais ici en tant qu'agent d'entretien polyvalent.

Lundi, lever matinal pour éviter la rencontre avec le personnel qui reprend le turbin. J'ai planqué mes affaires et j'attrape le tram pour passer la journée à Strasbourg. J'ai l'impression d'être un banlieusard qui part bosser.

Rêve pas trop, mon gars, ton taf, c'est faire la manche. Et ta piaule, c'est pas un loft lumineux au dernier étage mais un putain de parking en sous-sol. Niveau moins trois, ta nouvelle adresse et ton échelon dans la société. Même si t'es sous le niveau de la mer, estime-toi heureux qu'il n'y ait pas de niveaux encore plus bas.

NIVEAU(X)

Journée morose dans la grisaille. Je l'ai occupée à marcher pour me réchauffer. Le froid humide qui s'infiltré jusqu'aux os, une douleur supplémentaire pour un corps en souffrance. Avec l'argent récolté, j'ai fait quelques emplettes avant de retrouver mes pénates.

J'ai attendu le départ des employés pour descendre au niveau moins trois. La guérite du gardien est vide. Méfiance. Je rase les murs pour rejoindre mon coin. Là, grosse frayeur, je ne retrouve pas mes affaires. Soudain, on braque une lampe sur mon visage. Ébloui, je cligne des yeux.

— C'est ça que tu cherches, mon gars ?

Une silhouette agite mon duvet sous mon nez. Mes jambes flageolent, je ne suis pas fier. Le faisceau lumineux s'abaisse et je découvre la tronche hilare du gardien.

Havel est un chic type, un mec qui connaît la mouise. Il m'a invité à trinquer à la vodka dans son cagibi de gardien. « Reste pas au dernier niveau, qu'il m'a dit, ça pue et c'est humide, tu vas attraper la crève. T'es mon hôte, bienvenue dans ma datcha ! »

Tous les soirs, quand il quitte les lieux, je peux dormir sur le sol du poste de garde. Durant la journée, je lui tiens compagnie. Assis par terre sous la vitre, ma présence est indécélable de l'extérieur.

C'est une entreprise de gardiennage qui emploie Havel, il ne connaît du personnel de *Procyon* que des hommes-troncs derrière leur volant. Je lui raconte ma vie d'avant, quand j'avais accès à tous les services, tous les niveaux de hiérarchie. Je réparais les fuites, recollais la moquette, remplaçais les néons, montais les livraisons et vérifiais les extincteurs. Le gardien m'écoute en caressant sa barbe.

— T'étais l'homme-orchestre, Michel ! Pas comme moi, toujours collé à mon siège, sauf pendant ma tournée d'inspection.

Ce soir, je dois retrouver mon niveau moins trois, un jeune remplace Havel pour deux jours.

— Tu vas me manquer, mon pote ! affirme mon nouvel ami.

Avant de partir, il prend soin de déconnecter la caméra au niveau de ma chambre à coucher.

— Comme ça, tu seras peinard.

Depuis que je vis dans la rue, je ne m'attarde jamais dans un lieu, j'ai la bougeotte. Pour la première fois, j'ai envie de rester là, dans la chaleur de la datcha d'Havel. Malgré l'exiguïté, elle est pourvue du nécessaire pour trouver le temps moins long : un poste radio entre deux écrans de surveillance, la bouilloire électrique et la cafetière, quelques livres dont un vieux *Tintin au Tibet* que je feuillette avec un plaisir d'enfant.

Nous avons nos rituels à présent. Le matin, c'est le café bien noir, arrosé de gnole pour Havel. Puis, je vais acheter des cigarettes pour la journée. Je lui ramène le journal que je lis à haute voix. Le midi, je partage son casse-croûte. Je bois de l'eau, pas celle de la bouteille d'eau minérale. Supercherie d'Havel, elle est pleine de vodka qu'il avale à longueur de journée.

— Faut refaire les niveaux !

Son ivrognerie, c'est un sujet de plaisanterie.

Après le déjeuner, Havel n'est plus capable de se lever. Il finit par sombrer dans un sommeil de plomb. Au début, je le réveillais à l'heure de sa tournée. À présent, je le laisse cuver. J'enfile le gilet fluo, je me coiffe de sa chapka et je pars pour l'inspection. J'arrive même à imiter son pas traînant, de quoi tromper mon monde sur les vidéos de surveillance.

Havel me nourrit et moi, je fais ses rondes d'inspection des trois niveaux. Depuis quelques jours, il a une douleur dans l'abdomen mais, tête comme une bourrique, il ne veut pas entendre parler de médecin.

— Michel, t'es mon ange gardien ! qu'il me dit quand je m'occupe de lui.

— Gardien, ça suffira, parce que les anges, ça n'existe pas, je rétorque en souriant.

Je ne le lui dis pas, mais lui aussi a été mon sauveur. Je suis plus serein depuis que je suis utile à quelque chose. Avant, j'étais à peine posé que je voulais déjà repartir. Tout le temps en apnée, c'est comme ça depuis la prison. Peur de croiser les types à qui je dois de la tune. Peur d'être passé à tabac. Peur de tomber à nouveau dans les embrouilles. Ici, je me sens bien, j'ai enfin quelqu'un à qui parler. Havel ne me juge pas, la galère il connaît. Il m'a raconté des bribes de cette fichue vie. Tchèque d'origine, il est venu en France pour travailler sur les chantiers d'autoroute. Licencié après son accident qui lui a laissé une patte folle, il a enchaîné les petits boulots pour finir dans ce parking comme gardien. Il ne se plaint pas, jamais. Il dit qu'ailleurs c'est bien pire et je le crois.

Le matin, il arrive qu'Havel soit en retard. J'endosse alors sa tenue aux couleurs de l'entreprise de gardiennage. Le matin dans ma nef de verre, je suis assis à bâbord, juste au-dessus de la ligne de flottaison du flux des véhicules. Je les observe et j'écoute le crissement des pneus. Le soir, je suis à tribord pour la même chose, mais dans l'autre sens. Havel m'a remplacé sur le sol de la guérite où il ronfle la plupart du temps. Moi, je veille comme un gardien de phare.

Cela aurait pu continuer longtemps, jusqu'à ce soir où Havel a vomi du sang. J'ai eu peur, je l'ai traîné chez un médecin.

Le toubib n'y est pas allé par quatre chemins, direction l'hôpital. L'ambulance est venue chercher Havel, je l'ai rassuré :

— T'en fais pas mon pote, tu ne perdras pas ton job, je suis là.

Il m'a tendu la clef de son appartement pour que je lui ramène du linge propre et il a serré mes mains dans les siennes, en silence.

Havel habite un studio étroit et délabré au premier étage d'un immeuble vieillot. Un vrai gourbi de vieux garçon. Il y règne une odeur de rance. La surface de la table disparaît sous les verres sales

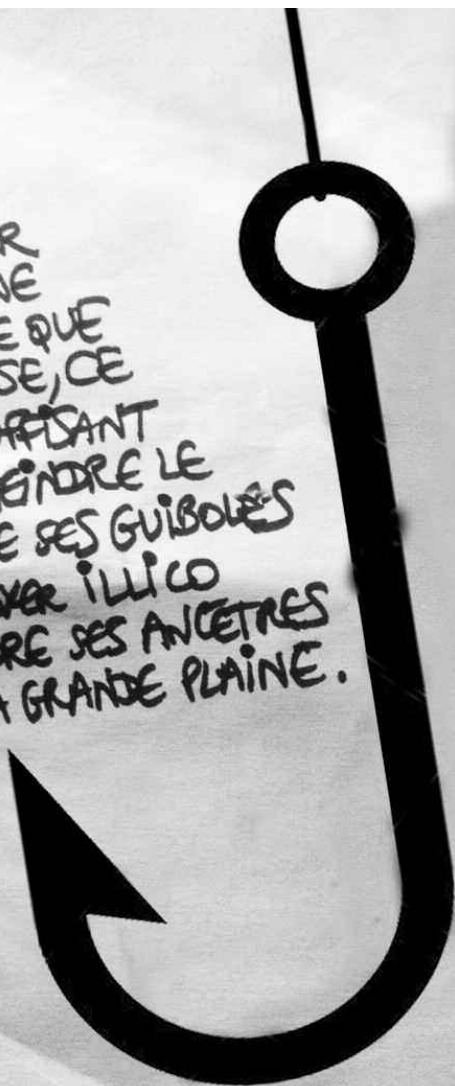
et les bouteilles vides. Je fourre dans un sac plastique quelques slips, un pyjama, sa brosse à dents et du dentifrice.

Quand je franchis le seuil du service des urgences, une infirmière me demande de la suivre dans un petit bureau. Là, le médecin m'annonce que c'est fini, qu'Havel, il est parti au paradis des pauvres gars, là ou la vodka coule à flot. Enfin, ça c'est moi qui le dis. Il m'a laissé une lettre que le toubib me tend.

J'ai tout fait comme me l'a demandé mon pote. J'habite désormais un studio étroit et délabré au premier étage d'un immeuble vieillot. J'ai un travail, je suis le gardien du parking de la société *Procyon SA*. Je traîne un peu la jambe et j'ai l'accent rugueux d'un étranger mais je fais bien mon travail, mon patron est satisfait de moi, surtout depuis que j'ai arrêté de boire.

Mon nom est Havel Miroslav.

SI
LE
NIVEAU
DE LA MER
S'ÉLÈVE NE
SERAIT-CE QUE
D'UNE TOISE, CE
SERA SUFFISANT
POUR ATTENDRE LE
MILIEU DE SES GUIBOLES
ET L'ENVOYER ILLICO
REJOINDRE SES ANCIETRES
DANS LA GRANDE PLAINE.



POILS DE CAROTTE

• MATHIAS DAVAL •

L'est pas triste sire, non, le curieux chevalier marmoréen qui poste ses fesses devant le poteau du ponton, et observe silencieusement le niveau de l'eau. N'a aucune raison d'être gai non plus, remarquez. C'est un visage tout à fait neutre, inexplicablement dénué de faciès – pas comme McDermott, qui a une vraie gueule de rat, ou le Rubicond, dont les pommettes s'empourprent au moindre effort. Seulement deux yeux, un nez, et une bouche qui expire bruyamment.

S'assoit une minute, pour cause de gargouillis intestinaux, mais sous le soleil naissant la peau se craquèle comme du vieux cuir, alors ne tarde pas à se remettre en selle. Devant lui : un pont. Ou plutôt, *le* pont. Le Brebennoch. Mazette ! Un bail, et même deux, que personne n'a eu l'idée de faire du tourisme dans le coin ! Y a des raisons pour ça, et des bonnes. À commencer par le tempérament hébridien, pas vraiment du genre à animer un syndicat d'initiative.

Lui, le dit chevalier, a une envie particulière de traverser le Brebennoch. Une envie aux cheveux blonds, au port altier et blindée aux as. En d'autres mots, une princesse. Promise par un paternel aussi royal que revêche, là-bas de l'autre côté du golfe, dans les terres brumeuses des Highlands. Aimerais bien obtenir sa main, et le reste du corps avec. D'autant qu'en cas d'échec, n'aura

d'autre choix que de se jeter dans un des grands lacs de l'Est, une barrique de 252 gallons accrochée au pied gauche.

Donc, la motivation est là, c'est certain. L'énoncé de l'objectif est du reste d'une simplicité normande : pêcher une truite-du-bout-du-pont, et la rapporter vivante au fricasseur de son altesse. Me direz-vous, pas besoin d'avoir fait huit ans d'études à l'Université de Glasgow ! Et pourtant... S'y sont cassé les dents, les paladins farauds et les errants plastronneurs ! Et par paquets de douze ! Alors pourquoi celui-là plus qu'un autre ? Voici ce que j'en sais.

Pour commencer, l'avait appris des erreurs de ses congénères. Primo, ne jamais voyager de jour. Ni de nuit d'ailleurs. Le corps humain supporte mal les températures extrêmes, qu'il s'agisse d'étuves ou de morsures glaciales. Seules les heures de crépuscule, du matin sont propices. Éviter le vent, ensuite. Une rafale de 210 km/h en pleine trogne, ça remet les idées en place. Statistiquement, si l'on en croit les chroniques de Bède le Presque Vénérable, le mois d'avril est le moins éolien, dans les Hébrides. Dont acte.

Mais surtout, calculer avec algèbre et précision l'exact niveau de la mer. Tout se joue là. Le golfe du Minch, que les locaux chevelus appellent An Cuan Sgìth, est une baie de vingt-cinq kilomètres de largeur où se donnent rendez-vous les courants sous-marins les plus pervers du globe. Une erreur d'une virgule dans l'équation du coefficient des marées et de l'étiage, et vous êtes bon pour finir en pâtée aquatique pour sirènes ventricoles.

Quant à la botte secrète du dit chevalier, ne l'a pas apprise dans les manuels de géographie, ni à l'école de joute. On la lui a donnée.

— C'est cadeau, mon pote », avait insisté le vieux druide breton, à qui l'avait rendu un service en débarrassant sa cave de la vermine.

— Elle se mange ?

Notre héros était intrigué.

— Te conseille pas de tester sa susceptibilité, avait précisé le sorcier.

Et l'était reparti avec, dans sa besace, une carotte. Oui, vous avez parfaitement entendu. Une carotte. Bien sûr, vous l'aurez deviné, ce n'était pas un tubercule ordinaire. Mais un légume génétiquement modifié, grâce à un enchantement atypique, en une créature parfaitement domesticable. En l'occurrence, une monture de catégorie supérieure. Vous auriez vu la tête du sigisbée quand la bestiole poussa son premier cri !

Outre une résistance hors du commun aux affres météorologiques, transmise à son cavalier par simple contact avec sa crinière de fane, l'animal était invariablement d'humeur cordiale. Voilà qui change des juments rombières, pense le chevalier. La traversée en cargo norvégien, expérience dépressive s'il en est, n'avait été qu'une simple formalité. Oh, il y avait bien eu un incident. Un membre d'équipage encore moins malin et plus affamé que ses collègues avait essayé, pendant la nuit, d'entailler l'herbacée au surin. Erreur tudesque ! Le lendemain, l'avait retrouvé en charpie contre la carlingue. Susceptible, en effet, ce gros légume orange...

C'est qu'ils avancent en douceur, au petit matin, le long des quatre mille aunes de lattes de bois. Carotte et son maître, l'une sous l'autre, hument l'air printanier. Prudence. Il ne s'agit pas de glisser dans l'onde fuligineuse, sous leurs pas. Temps de survie estimé à dix-sept battements de cœur. Si le froid ne vous a pas eu, les orques et autres squales à hélice dorsale s'en chargeront. Mis à part cela, le golfe du Haut Minch offre une charmante perspective pour l'œil avide de beaux paysages.

Jusqu'ici, l'équation du second degré a l'air de tenir la route : le niveau de la mer est stable. La monture caparaçonnée guette les frémissements de l'eau, mais rien qui ne présage une montée perfide. Le héros gaélique marque des pauses régulières, pendant

lesquelles il ressort les instruments de mesure. Il connaît la vieille technique égyptienne enseignée par Agatharchide, datant de l'époque des grandes crues du Nil.

Au bout du bout, il n'y a rien. Non pas qu'ils s'attendent à quelque chose, car tout le monde sait que le pont a été brutalement coupé au milieu de nulle part, en pleine mer. Me demandez pas pourquoi ! Une fantaisie des dieux. Ou des architectes. N'empêche : le *ridircurran*, chevalier à la carotte, se fige. L'est soufflé un instant par la vue. C'est grandiose, sûr. Puis, déplie la canne rétractile et dispose un asticot sur l'hameçon luisant. Pendant ces gestes précis et économes, aperçoit soudain à vingt ou trente pieds du ponton un étrange bal aquatique. Les truites !

Elles sont bien là, par centaines ; la poissonnaille grouille d'excitation. Au milieu du fretin, quelques mâles baraqués paraissent. Mais Son Altesse a été limpide : une femelle adulte, ou alors ce sont les 252 gallons de la barrique ! Du coup, l'est à l'affût, scrute la surface de l'eau en plissant les paupières. Et l'aperçoit qui sautille ! Une mère truitée bedonnante capable de satisfaire les marmitons royaux. Cependant, l'attraper, c'est une autre paire de manches. Elle dédaigne l'appât que lui soumet le chevalier-pêcheur. Elle s'écarte en cercles concentriques.

Longue série de soupirs. Le *ridircurran* comprend qu'il n'en a plus pour longtemps avant que le soleil ne réduise ses chairs en grillade pour gypaètes. Et il sait surtout que, avec la levée de l'aquilon, l'étale ne tiendra pas. Pas besoin de refaire le décompte, de dégainer l'équerrette et la corde à treize nœuds. Si le niveau de la mer s'élève ne serait-ce que d'une toise, ce sera suffisant pour atteindre le milieu de ses guiboles, et l'envoyer illico rejoindre ses ancêtres dans la Grande Plaine éternelle.

C'est un léger gloussement de Carotte qui provoque l'illumination. Tend la main et arrache soigneusement quelques segments de fane verte, aussitôt embrochés sur la pointe de l'hameçon. Et la ruse fonctionne ! La reine des poiscailles est alléchée, et vient

croquer la friandise. L'agrippe, la bascule dans le bocal rempli d'eau salée, et gratifie sa monture d'un sourire reconnaissant...

Plus tard, sur une autre rive, l'équipée prend fin au palais de Son Altesse écossaise. La truite-du-bout-du-pont a atteint sa destination, l'œil vif et l'écaille moirée. Protocole : le chevalier salue et s'agenouille. Son regard croise celui de la blonde au sang bleu et aux joues roses. À l'intérieur du gentilhomme, ça trépigne et ça s'interroge. Y a-t-il un lopin de terre pour accompagner la jolie main à baiser ? Pas franchement opposé à une baronnie modeste, quelque part dans les monts Grampians. Et, pour Carotte, une étable moderne avec engrais et fumier déshydraté...

Tout autour, l'auditoire s'enflamme : un preux et un malin, réunis dans la même personne ! Et le gaillard a réussi à déterminer le niveau de la mer du Minch ! Vous imaginez ? Il a été aidé par les puissances de l'au-delà, qui lui ont prodigué un serviteur végétal, et y a pas à dire, la magie noire, ça craint, répliquent les plus superstitieux.

Brusquement, un rugissement terrible fait vibrer l'énorme chandelier de cristal.

— C'est une plaisanterie ? » s'exclame le souverain.

La sueur suinte sur les échines. Le gras bonhomme couronné renchérit :

— Par Cúchulainn, c'est la crise cardiaque que tu veux ? J'avais exigé une truite-du-bout-du-pont, adulte, femelle et à queue plate. Celle-ci est une variété à queue vrillée.

Et, saisissant l'animal qu'il écrase lentement entre ses doigts boudinés, se fend d'un rire méphistophélique.

Le premier, et dernier, *ridicurrán* de l'histoire anglo-saxonne n'a pas le temps de protester que « Non, vous n'aviez jamais mentionné cette histoire de queue plate, Votre Altesse » : la hache s'abat d'un coup sec sur sa nuque, qu'elle tranche comme une barre de beurre tiède. Diantre ! L'audience, statufiée, ne manifeste pas

NIVEAU(X)

sa déception de ne pas assister, comme promis, à la punition avec barrique. Le commandant de la garde laisse retomber le corps inerte et regagne sans un bruit l'ombre de la salle du trône. Son suzerain secoue la main. On nettoie la pierre souillée.

Debout sur l'estrade, la fille a perdu son allant et son port altier. L'aimait bien, quand même, ce chevalier-ci. Me paraissait être au niveau.

— Bah, se rassure-t-elle finalement, ce n'est pas comme s'il n'y en aura pas d'autres...

Et il paraît que le jus de carotte, c'est bon pour le teint.